

ANNÉE 1929

THÈSE

152 N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

C. Jean PRAT

Né le 9 Janvier 1900, à Recoules-d'Aubrac (Lozère)

Un Chirurgien au XVIII^e Siècle

J.-P. DESAULT

(1738-1795)

Président de Thèse : M. le Professeur LECÈNE.

PARIS

MARCEL VIGNÉ, ÉDITEUR

13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1929



Digitized by the Internet Archive
in 2026

I. — PROFESSEURS

Le Doyen M. ROGER

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale ..	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	N..
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	N..
Hygiène et clinique de la première enfance ..	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux ..	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale	DEL BET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie ..	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILÉAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	BRANCA.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.

II. — AGREGÉS EN EXERCICE

	MM.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Neurologie et Psychiâtrie	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale	AUBERTIN.
Pathologie chirurgicale	BASSET.
Pathologie médicale	BAUDOUIN.
Physiologie	BINET.
Chimie biologique	BLANCHETIÈRE.
Pathologie chirurgicale	BROCC.
Pathologie médicale	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale	CADENAT.
Pathologie médicale	CHABROL.
Pathologie médicale	CHIRAY.
Pathologie médicale	CLERC.
Hygiène	DEBRE.
Physique	DOGNON.
Pathologie médicale	DONZELOT.
Médecine légale	DUVOIR.
Obstétrique	ECALLE.
Pathologie médicale	FIESSINGER.
Pathologie expérimentale	GARNIER.
Pathologie chirurgicale	GATELLIER.
Pathologie médicale	HARVIER.
Urologie	HEITZ-BOYER.
Anatomie	HOVELACQUE.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Parasitologie	JOYEUX.
Chimie biologique	LABBE (Henri).
Pathologie chirurgicale	LARDENOIS.
Oto-rhino-laryngologie	LEMAITRE.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Obstétrique	LEVY-SOLAL.
Pathologie mentale	LHERMITTE.
Pathologie médicale	LIAN.
Pathologie chirurgicale	MATHIEU.
Obstétrique	METZGER.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Pathologie chirurgicale	MOURE.
Histologie	GIROUD.
Bactériologie	PHILIBERT.
Pathologie chirurgicale	QUÉNU.
Physiologie	RICHET Fils.
Dermatologie et syphiligraphie	SÉZARY.
Pathologie médicale	VALLÉRY-RADOT.
	(Pasteur)
Obstétrique	VAUDESCAL.
Ophthalmologie	VELTER.
Histologie	VERNE.
Pharmacologie	MERCIER.
Histologie	MULON.
Anatomie Pathologique	OBERLING.
Anatomie	OLIVIER.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Obstétrique	DEMELIN.
Obstétrique	LEQUEUX.
Obstétrique	GUENIOT.
Histologie	RETTERRER.
Physique	ZIMMERN.
Pharmacologie	BUSQUET.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE (ANNEXE)

A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique chirurgicale	AUVRAY.
Clinique chirurgicale	ALGLAVE.
Clinique chirurgicale	CHEVASSU.
Clinique médicale	LAIGNEL-LAVASTINE
Clinique obstétricale	LE LORIER.
Clinique médicale	LÉRI.
Clinique chirurgicale	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale	PROUST.
Clinique chirurgicale	SCHWARTZ.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes	MAUCLAIRE, agrégé.
Stomatologie	FREY.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES FRÈRES ET SŒURS

A MA FEMME

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LECÈNE

Professeur de Pathologie chirurgicale
Chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis

*Dont le livre sur « L'Evolution de
la Chirurgie » nous a donné l'idée
de ce travail.*

*En hommage de profonde et respec-
tueuse reconnaissance.*

A MESSIEURS LES PROFESSEURS :

ROUVIÈRE, DELBET

WIDAL (*in memoriam*)

MACÉ, FREDET, LEGRIS, BEZANÇON

MEIS ET AMICIS

Préface

« Desault, dit M. le Professeur Lecène (1) est un de ces hommes éminents dont la trace dans l'histoire des sciences risque beaucoup de s'effacer avec le temps, car ils n'ont pas laissé de monuments écrits ».

Et cependant l'œuvre de Desault mérite une place à part dans l'histoire de la chirurgie.

Desault a marqué sa trace en anatomie, en chirurgie, en urologie, en laryngologie, dans les réformes hospitalières et dans l'enseignement de la chirurgie.

Il a été un des premiers maîtres de l'auteur de *l'Anatomie générale* et son influence se retrouve chez tous ceux qui, selon le mot de Flaubert, sont sortis du « tablier de Bichat ».

C'est pourquoi il nous a semblé intéressant, après d'autres biographes, peut-être plus éloquents que nous, de rappeler la vie et l'œuvre du chirurgien franc-comtois que Percy qualifiait de « génie inculte et sublime ».

Nos erreurs et notre incompétence auront pour excuse le but que nous avons poursuivi et dont l'heureuse formule a été donnée par M. J.-L. Faure : « Ne pas laisser prescrire l'histoire de l'esprit humain » (*).

(*) Les notes bibliographiques ont été reportées à la fin de notre étude.

CHAPITRE PREMIER

La vie de Desault

I. — Les années de jeunesse

Tous les biographes de Desault, se contentant des renseignements fournis par Bichat (2), l'ont fait naître à Magny-Vernois (Haute-Saône), en 1744. L'erreur est double. Desault naquit, ainsi que l'a prouvé M. Jobert (3), au Moulin-Rouge (*), écart de Vouhenans, le 6 février 1738 (**).

Ses parents avaient déjà deux filles et trois garçons lorsqu'il vint au monde. Ils vivaient du produit peu considérable de quelques terres et d'un moulin ; leur vie simple de paysans

(*) Les bâtiments du *Moulin-Rouge*, aujourd'hui disparus, s'élevaient en amont d'un autre moulin de campagne, dit le *Moulin-Blanc*, actuellement transformé en ferme, et situé près de la route vicinale de Lure à Vy-les-Lure. Le *Moulin-Rouge* se trouvait à cheval sur le cours d'eau et non loin du confluent de la rivière la *Noirebau* et du *Rahin*, lui-même affluent de l'*Ognon*.

L'équivoque, d'après M. Jobert, viendrait de ce que des « Dusaux » et des « Desault », tous proches parents du chirurgien, habitaient le Magny-Vernois.

(**) Voici son acte de naissance :

Desault Pierre-Joseph, est né à Vouhenans, le 6 février 1738, du mariage de Claude Desault et de Jeanne Varin. Parrain : Pierre-Hubert Mantot, de Vy-les-Lure. Marraine : Jeanne-Claude Varin, de Vouhenans. Signé : Ferdinand Alex, curé de Vouhenans.

Desault, dit Sauzay (5), cédant à la manie nobiliaire, aurait quelquefois écrit son nom : De Sault. On le trouve, en effet, orthographié ainsi dans sa lettre aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu (13).

leur permit néanmoins de donner de l'instruction à leurs enfants.

Le jeune Pierre-Joseph fut placé de bonne heure à Lure chez un maître particulier qui lui apprit les éléments du latin et le mit à même d'être reçu à la cinquième classe, à l'âge de douze ans, au collège de Lure qui était dirigé par des moines (4).

Les études qu'on y faisait comportaient les langues anciennes, la littérature et les mathématiques. Desault se livra d'abord aux belles lettres, mais ses succès y furent moins brillants qu'en mathématiques.

Il y avança d'un pas si rapide, dit Bichat (2), qu'à dix-sept ans les livres élémentaires ne lui offrirent rien qu'il n'eut entièrement épuisé. Ce goût pour les sciences exactes lui resta d'ailleurs longtemps après que le cours ordinaire de ses classes eut été achevé; et, lorsque dans la suite, éloigné de sa famille, il manqua pour quelque temps de ressources, l'enseignement de la géométrie lui offrit un moyen honorable de subsister.

Le père de Desault, heureux des succès scolaires de son fils, ne voyait pas d'avenir plus brillant pour lui que la carrière ecclésiastique et il se servit longtemps de son autorité pour le diriger dans cette voie.

Mais, dit Sauzay (5), le jeune mathématicien avait senti naître en lui une autre vocation. La vue d'un de ces simples chirurgiens de village, dont la profession consistait à remet-

tre plus ou moins bien les membres cassés, à traiter de la manière la plus empirique les blessures qui sont le résultat si fréquent du travail manuel, avait éveillé sa curiosité. Guidé par les principes de la mécanique et de la géométrie, Desault cherchait à apporter une méthode dans des pratiques que le pauvre rebouteur n'avait apprises dans aucune Faculté. Il pensa que les membres ne sont que des leviers, et que leur consolidation doit être soumise à des règles, à une méthode tracée par leur conformation même et par les usages auxquels ils sont destinés.

Dès lors, son esprit fut absorbé par cette étude, où l'observation avait une si grande part et où les déductions lui semblaient impeccables par leur rigueur mathématique.

Son père, enfin, sacrifiant ses préférences, lui accorda l'autorisation si longtemps désirée de poursuivre sur un autre théâtre et avec d'autres maîtres des études qui l'attiraient invinciblement.

Il fut envoyé à Belfort (Béfort, comme on disait jusqu'au XIX^e siècle) pour y faire ce qu'on appelait l'apprentissage de la chirurgie. Il y trouva plus de ressources que chez son premier maître qui ne savait guère que l'art de préparer quelques médicaments, de saigner et de raser. Des hommes instruits occupaient les places et il rencontra dans l'un deux un ami et un père qui le soutint, l'aida de ses conseils, et voulut même bien, l'attacher à l'hôpital militaire. Le jeune Desault y faisait les pansements et chaque jour rédigeait les observa-

tions. Bichat, qui a retrouvé ces œuvres de jeunesse dans les papiers de son maître, a attesté, qu'à une grande précision dans les détails, à un style rapide quoique peu élégant se joignaient déjà des réflexions qui « semblaient être le fruit d'une longue expérience ».

Desault commença ainsi à étudier l'anatomie à Belfort : « Elle semblait, dit Marc-Antoine Petit convenir à l'opiniâtreté qu'il apportait dans ses travaux, auxquels il dérobaît à peine le temps des aliments ». Et s'il dut souvent se limiter dans son ardeur au travail, ce fut plutôt par la « difficulté qu'il éprouva pour se procurer les corps destinés aux dissections et les préjugés vulgaires qui rendaient ces occasions dangereuses et rares » (5).

Il acquit néanmoins une connaissance assez profonde de la structure du corps, en même temps qu'il arrivait à une grande dextérité dans le maniement des instruments, car il avait bien compris que de longs exercices d'amphithéâtre sont le stage indispensable par lequel doit passer un chirurgien.

Mais son goût pour les mathématiques ne se démentit point au milieu de ces nouvelles études. Le premier livre d'anatomie qu'il eut entre les mains fut le *De motu animalium* de Borelli. Le Professeur de Naples y avait accumulé à plaisir des calculs et des données mécaniques. Desault, qui trouvait dans cet ouvrage la réalisation de ses premières idées, le lut avec ardeur, le commenta en y ajoutant encore d'autres calculs plus abstraits que ceux du maître, et c'est plus

tard, que, se rendant compte de la différence qui sépare un simple levier d'un organe complexe mis en mouvement par la contractibilité musculaire, qu'il détruisit ce travail qui témoignait de son génie précocce, mais qui était restreint par des données dont l'insuffisance allait lui apparaître lors de son arrivée à Paris.

II. — Les études médicales de Desault

Desault arriva à Paris à l'automne de 1764. La renommée de Louis, Morand, Sabatier, qui soutenaient l'éclat qu'avaient jeté sur la chirurgie J.-L. Petit, La Peyronie, avait attiré le brillant élève de l'Ecole de Belfort.

On peut se faire une idée de ce que furent les premières années d'études de Desault en lisant les lettres d'un autre étudiant de cette époque, Guillaume Laennec, l'oncle de Laennec (7). Bien que le jeune étudiant quimperoïso soit arrivé à Paris cinq ans après Desault, il connut à peu près les mêmes maîtres, fréquenta les mêmes lieux et reçut le même enseignement.

La Faculté de Médecine était encore dans l'humble et étroit local, envahi par l'eau à chaque grande crue de la Seine, de la rue de la Bucherie, en face du petit pont de l'Hôtel-Dieu. En cette année 1764, Belleteste étant doyen (8), les cours étaient ainsi répartis :

matin	{	8 h. : Pharmacie	Professeur Verdelham des Moles.
		9 h. : Matière médicale	— Bertrand.
		10 h. : Physiologie	— De la Courvault.
		11 h. : Chirurgie française	— Donglée.
soir	{	2 h. : Chirurgie latine	— Leys.
		3 h. : Pathologie	— Solier.

Ils se faisaient tous les jours, dans les salles basses de la Faculté, celles que la gravure nous montre avec leur fenêtres en ogive.

Le cours d'anatomie avait lieu dans ce qu'on appelait alors le théâtre anatomique, dans cet amphithéâtre que Winslow avait inauguré en 1745.

En général la première année était consacrée à la matière médicale, à la pharmacie et à la physiologie; la deuxième, à la pharmacie, à la pathologie, à la chirurgie; la troisième à la physiologie, à la matière médicale, à la pathologie; la quatrième, à la physiologie, à la chirurgie et à la pathologie. Toutefois, cette marche n'était pas obligatoire.

C'était le professeur de chirurgie latine qui devait en saison opportune initier les élèves aux pratiques de l'anatomie. Ceux-ci avaient encore à leur disposition les cours d'anatomie du Jardin du Roi, du Collège de France et de Saint-Côme aux écoles de chirurgie. Mais pour faire des études anatomiques plus sérieuses et s'initier à la pratique des dissections, il fallait suivre des cours particuliers coûtant plus ou moins chers.

En effet, devant l'insuffisance de son enseignement public, la Faculté de Médecine avait autorisé plusieurs de ses

membres à ouvrir des cours particuliers payants. De ce nombre étaient ceux de Sabatier et d'Antoine Petit.

Antoine Petit avait alors quarante-deux ans. Fils d'un petit tailleur d'Orléans qui avait trouvé le moyen de lui faire faire d'excellentes humanités, il avait été reçu docteur-régent en la Faculté de Paris, le 26 novembre 1746. Depuis cette époque, sa réputation comme professeur, comme médecin et comme chirurgien n'avait fait que s'accroître et cette haute réputation lui avait, bien qu'il n'eut que peu écrit, ouvert les portes de l'Académie des Sciences. En 1759, il s'était plaint que l'Etat ne fit rien pour encourager les études médicales :

« Vous verrez, écrivait-il à un de ses amis en juillet 1759, vous verrez qu'avec toute notre gloriole et la haute idée que nous avons des nations européennes et surtout de la nôtre, tout y est encore plongé dans une barbarie inconcevable. Y a-t-il rien de plus sauvage que nos guerres, nos idées de noblesse, notre habitude de marcher toujours armés, nos coutumes variant de province à province, notre mépris pour les choses utiles, notre manie de tout faire de l'aveu et par le conseil des femmes, à qui nous n'apprenons rien, si ce n'est à se coiffer » (7).

De semblables manifestations devaient déjà avoir un retentissement extrême auprès de la jeunesse et l'on comprend la vogue que pouvait avoir Antoine Petit au quartier latin.

Ses cours particuliers faisaient fureur. Ils avaient lieu à une heure à l'Ecole de Médecine et coûtaient cinquante livres par quartier, tandis que ceux de Sabatier coûtaient soixante-douze livres; mais Antoine Petit ne faisait ni desséquer, ni opérer ses élèves.

Desault les suivit comme tant d'autres; mais ne pouvant guère compter sur les subsides de sa famille, il dut se créer une ressource dans l'enseignement des mathématiques.

Entre temps, il allait régulièrement aux Ecoles de chirurgie, à Saint-Côme, rue des Cordeliers, aujourd'hui de l'Ecole de Médecine, pour s'initier plus complètement qu'il ne l'avait fait à Belfort, à l'art des pansements et à la petite chirurgie et assister à la consultation des malades.

Ce labeur forcé, la vie peu hygiénique qu'il menait altérèrent la santé de Desault. Au commencement de 1766, il fit une « cachexie scorbutique » qui l'immobilisa six mois et il ne dut son salut qu'aux soins de l'amitié et à la vigueur de son tempérament.

III. — Les cours d'anatomie de Desault

Guéri de cet « étiollement humain », Desault, tant par désir de se procurer quelques ressources que par celui d'enseigner une science qui lui était familière, organisa un cours d'anatomie.

Il commença par un cours d'ostéologie; un cours complet d'anatomie succéda à celui-ci, et pendant l'été il démontra la chirurgie élémentaire.

L'histoire de ses premiers pas dans l'enseignement est racontée par Bichat (2) à qui nous empruntons les lignes suivantes :

« L'enseignement anatomique, alors renfermé dans des limites que le hasard avait posées et que l'habitude entretenait, offrait d'un côté une insuffisance réelle dans les détails de la description ; de l'autre, un amas superflu de faits presque isolés. Il fallait, en ajoutant aux uns, retrancher à l'autre, présenter dans un tableau plus méthodique un ensemble mieux conçu de nos organes, et donner surtout une histoire moins inexacte de leurs rapports, un guide plus fidèle aux chirurgiens. Car l'oisive contemplation de la nature n'est pas l'objet de leurs travaux anatomiques. Ils laissent aux physiologistes l'étude de cette structure minutieuse où finit l'empire des sens et où celui de l'imagination commence ; aux naturalistes les rapprochements d'organisation qui nous montrent la nôtre s'élevant au-dessus de toutes, grossie des perfections de chacune ; aux médecins cette analogie de fonctions qui enchaîne aux lésions de l'une les dérangements des autres. Pour eux, tout est presque considération de forme, de grandeur, de position, de direction. C'est une image qu'ils se peignent plutôt que des choses qu'ils apprennent. Ils doivent plus voir que méditer, pénétrer la profondeur moins que s'arrêter aux surfaces, et leur but est atteint lorsque les opaques enveloppes qui couvrent nos parties ne sont plus à leurs yeux exercés qu'un voile transparent qui en laisse à découvert l'ensemble et les rapports.

Sur ces principes repose la méthode d'enseignement de Desault. Elle créa en France l'anatomie chirurgicale et fut le premier pas que l'art dut vers la perfection ».

Desault ne disait rien d'inutile, n'omettait rien d'essentiel dans ses leçons, où il offrait toujours la vérité appuyée des preuves les plus solides ; il manquait d'éloquence et un grassement assez désagréable rendait sa prononciation défectueuse ; mais la précision de ses idées, qu'il peignait toujours avec feu, la clarté de ses dissertations, le faisaient écouter avec le plus vif intérêt, et on oubliait facilement les défauts de l'orateur pour admirer le talent du maître.

À l'époque où Desault commença son cours (*), les planches d'anatomie et les modèles en cire tendaient un peu trop, sans doute par suite de la pénurie des cadavres, à remplacer l'étude sur les pièces anatomiques. Desault s'éleva avec force contre cet usage; et par la suite il continua toujours à mettre ses auditeurs en garde contre leur emploi. Sa sévérité, à cet égard, allait si loin qu'il eut même voulu supprimer l'usage des traités d'anatomie, qui, selon lui, n'étaient qu'une autre manière de peindre. « Voyez, disait-il à ses élèves, voyez beaucoup, voyez encore; vous graverez dans votre cerveau des planches plus durables et plus vraies que celles que l'art doit au burin ou au pinceau, et vous y écrirez, en caractères qui ne s'effaceront jamais, un livre que ne démentira point la nature ».

Cet enseignement, si nouveau par la clarté des descriptions et l'exactitude des détails, attira bientôt une foule de jeunes auditeurs. Mais comme le privilège de l'enseignement n'était accordé alors qu'aux seuls médecins de la Faculté et aux chirurgiens de Saint-Côme, ces derniers, piqués de voir leur école déserte, tandis que les élèves se portaient en foule aux leçons d'un jeune homme, réclamèrent les droits que leur donnait le règlement. Le cours de Desault fut momentanément

(*) Desault, pour donner ses leçons d'anatomie, s'installa d'abord dans la rue du Plâtre-Saint-Jacques, aujourd'hui rue Domat, puis rue des Lavandières, en partie la rue Lagrange d'aujourd'hui. Il fut bientôt imité par Pelletan, Dubois, Lallemand, Boyer, et plus tard, Bichat, qui louaient, pour cet office, le dernier étage des vieilles maisons délabrées du quartier de la place Maubert (10 bis).

ment fermé. Mais il avait su s'attirer l'estime de deux hommes qui jouissaient alors d'une grande renommée, Louis et La Martinière. Ils jugèrent que le talent de Desault était un titre suffisant et leur appui lui permit de reprendre ses leçons. C'est sous le patronage de La Martinière, qui se l'adjoignit à titre de répétiteur, qu'il put éluder un règlement injuste, et Louis assista plusieurs fois à ses cours, pour leur donner par son crédit une importance qu'on cherchait à leur enlever.

IV. — Desault membre du Collège de Chirurgie

Cet enseignement dura dix ans, dix années qui furent fécondes comme on le verra en étudiant l'œuvre de Desault et qui ne firent qu'accroître sa notoriété. Depuis longtemps, il sollicitait la place de professeur de l'école pratique. Cette école existait dans le sein du collège de chirurgie ; mais il fallait être agrégé à ce collège pour professer à l'école pratique, et Desault, trop pauvre encore, n'avait pu s'y faire recevoir, faute des 3.000 écus exigés.

Cependant, en 1776, Desault fut reçu membre du collège de chirurgie, et bientôt nommé de l'Académie royale. Louis, qui, dans toutes les occasions s'était montré son protecteur et qui, dans celle-ci, lui avait ouvert sa bourse, présida sa thèse de réception. Le candidat, par reconnaissance, avait choisi pour sujet de dissertation un procédé que Louis

avait nouvellement introduit en France en se servant avec succès, pour l'opération de la taille, du gorgeret d'Hawkins. Desault avait fait quelques corrections à cet appareil et il les exposa dans sa thèse intitulée : *De calculo vesicae, eoque extrahendo proevia sectione ope instrumenti Hankensiani* (*) *emendati*.

Cette soutenance eut lieu le 31 août 1776. La Martinière avait voulu qu'elle eut un grand éclat. C'était, en effet, la première thèse soutenue dans les nouveaux bâtiments que l'Académie de Chirurgie, grâce au zèle de La Martinière et aux bienfaits de Louis XV, avait élevés sur l'emplacement du collège de Bourgogne. Le doyen de la Faculté, Desessart, flanqué des deux professeurs en chirurgie, vint prendre part, selon son droit, à l'argumentation. A en croire M. A. Petit (6) Desault ne fut point très habile dans la controverse; et sa thèse aujourd'hui ne mérite guère que l'oubli, mais on peut se souvenir qu'elle fut la première que le petit amphithéâtre actuel de la Faculté de Médecine vit soutenir (10 bis).

V. — Desault chirurgien de la Charité

Desault, jusqu'alors, ne s'était pas laissé absorber par les travaux d'amphithéâtre; il s'était ainsi préparé à exercer la chirurgie. Désigné, peu après sa thèse comme chirurgien-

(*) Desault proposait d'aplatir le gorgeret trop concave, d'émousser et de raccourcir l'extrémité du stylet, de diminuer la hauteur de son tranchant, enfin d'en faire par quelques corrections, l'instrument le plus commode pour l'opération de la taille, et celui qui en rendrait l'exécution la plus facile et la plus sûre.

consultant de l'hospice des écoles, il se trouva à la tête d'un service de blessés qu'il conserva six ans et où il put mettre en usage les procédés qu'il avait inventés.

En 1782, Desault fut nommé chef de la chirurgie de la Charité. Dans cet hôpital qui appartenait alors aux Frères Saint-Jean-de-Dieu, il succédait à P. Baseilhac, neveu du célèbre frère Côme, qui avait la survivance de Sue, chirurgien en chef. Il y resta trois années, bien employées; de cette époque, en effet, datent ses études sur les luxations du radius, des fractures de l'olécrâne, les ulcères variqueux, etc...

En 1785, à la mort de Jean-Baptiste Ferrand, Desault fut nommé chirurgien à l'Hôtel-Dieu; Bichat avait fixé cette nomination à l'année 1788. Les recherches de Broca ont montré qu'elle datait du 27 février 1785 (*).

Cette nomination ne se fit point sans compétitions. Plusieurs rivaux s'étaient mis avec Desault sur les rangs; Pelletan seul pouvait lutter avec lui; il apportait aussi, dit M. A. Petit, un nom déjà bien cher à la gloire et une réputation de

(*) Broca (9) a retrouvé cet acte de nomination dans les archives de l'Assistance publique. Le voici : « Du lundy 27 février 1785, en assemblée générale tenue extraordinairement à l'archevêché.

Assistants :

Monseigneur l'Archevêque ;

Monseigneur Dalègre, premier président.

.....

La Compagnie a choisi et nommé le sieur Pierre-Joseph De Sault, — maître de chirurgie, conseiller à l'Académie royale de chirurgie, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Ecole pratique, chirurgien consultant des Ecoles et chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité de cette ville, — premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu...

professeur savant, jointe à celle d'opérateur habile. Desault fut préféré à Pelletan, grâce à l'intervention de Louis.

VI. — Desault chirurgien de l'Hôtel-Dieu

A l'arrivée de Desault, l'Hôtel-Dieu était une vaste cité où s'entassaient près de 3.000 malades. Fosseyeux (10 bis) en a brossé un tableau assez évocateur pour qu'il soit inutile d'y revenir et qu'il suffise de rappeler les transformations que Desault essaya d'y apporter.

L'enseignement y était inexistant.

« Dès que Desault parut, dit Bichat (2), ce vaste abîme où allait auparavant se perdre la foule des malades, inutile à l'art et ignoré des artistes, devint un dépôt ouvert de toutes parts à l'observation et où l'instruction, multipliée sous mille formes, attira ce grand nombre d'élèves que l'envie d'apprendre attachait depuis longtemps à Desault. L'enseignement de la chirurgie, alors réservé dans l'école, s'y trainait sur une suite de théories, plus souvent nées dans le cabinet qu'auprès du lit des malades, moins fidèles images de la nature que fruits brillants de l'imagination. L'élève qu'elles avaient formé, habile à discourir, novice à pratiquer, n'avait pour se diriger dans le traitement des maladies qu'une expérience longtemps composée de ses fautes et de ses méprises. Desault conçut qu'il avait à suivre une route opposée, et que, pour être utiles, ses leçons devaient être moins un traité qu'une démonstration des maladies, une inspection raisonnée plutôt qu'un ensemble de préceptes... L'enseignement de l'Hôtel-Dieu fut dirigé d'après ces considérations. Il offrit la première clinique externe qui ait existé en France, et la mieux combinée qui ait encore été établie en Europe. Chaque description y était animée par la présence de l'objet décrit. Chaque opération y offrait aux yeux ce qu'ordinairement on ne présente, dans les cours, qu'à l'imagination ».

Ce n'est pas à l'éloquence, comme on l'a dit quelquefois, que Desault dut son succès. Au contraire, « les grâces de l'élocution dit encore Bichat, n'embellissaient point ses discours. Dans les sciences exactes, qu'est le mérite de plaire auprès de celui d'intéresser ? L'expression fuit et laisse à nu les choses qu'elle recouvrait. Souvent la fécondité de l'une n'est qu'un voile à la stérilité des autres, et tel nous éblouit quand il parle, qui n'a rien dit lorsqu'il a parlé ».

Quoique marié, ayant son appartement rue de la Harpe, Desault couchait régulièrement à l'Hôtel-Dieu, afin de pouvoir, au besoin, donner ses secours aux malades pendant la nuit. Toujours le premier à la visite du matin, il la terminait ordinairement à huit heures, pour passer à l'amphithéâtre, où se réunissaient tous les élèves internes et externes.

« La séance s'ouvrait, dit Bichat (2) par une consultation publique et raisonnée, où n'étaient admis que les malades indigents du dehors. Le chirurgien en chef les interrogeait sur les causes, l'époque, les phénomènes de leur maladie ; faisait remarquer l'analogie de ce qu'il observait avec le récit du malade, et après avoir établi les indications curatives, indiquait les prescriptions convenables.

Les élèves de l'hospice lisaient ensuite l'observation exacte et détaillée de tous les malades intéressants qui devaient sortir dans la journée, et dont le pansement avait été confié à leurs soins. Chacune de ces observations était le résultat des notes prises chaque jour au lit du malade, et formant, ajoutées les unes aux autres, un tableau précis des progrès de la maladie. En s'instruisant eux-mêmes, les élèves contribuaient ainsi à l'instruction de leurs camarades.

La troisième et la principale partie de la leçon était consacrée aux opérations. Chacune était précédée d'une dissertation sur l'état du ma-

lade, sur les suites probables de l'opération, sur les moyens de rendre les suites moins fâcheuses, sur le procédé opératoire (10).

On transportait ensuite le malade à l'amphithéâtre (*) où Desault l'opérait en présence de tous les élèves, aidé par les chirurgiens de la maison. Aux opérations succédaient des détails raisonnés, donnés par le professeur, soit sur les maladies existantes dans l'Hospice, soit sur la situation des malades opérés les jours précédents.

L'ouverture des cadavres, qu'exigeaient les progrès de l'art, ou l'enseignement des élèves, formait un des derniers objets de la séance, qui était terminée par une leçon dogmatique sur un point particulier de pathologie ».

Ce n'était qu'après ces diverses leçons, qui ordinairement duraient jusqu'à midi que Desault se rendait chez ses clients particuliers. Rentré à six heures à l'hôpital, pour n'en plus sortir jusqu'au lendemain, il faisait sa seconde visite dans les salles et passait ensuite à l'amphithéâtre pour procéder à la leçon du soir, consacrée à l'anatomie et la théorie des opérations chirurgicales.

Un tel zèle, de pareilles innovations dans les méthodes admises jusqu'à ce jour eurent vite un grand retentissement. L'affluence des élèves devint prodigieuse; les étudiants accouraient de toutes les parties de l'Europe pour suivre les leçons de Desault. On dit même (11) que le fils du duc d'Orléans était parmi ses auditeurs; c'est sans doute à cet enseignement, plus qu'à celui de Mme de Genlis, que le roi Louis-

(*) Desault obtint la création d'un amphithéâtre réservé aux opérations et ouvert aux étudiants. « Avant lui, dit Sauzay (5), le chirurgien opérait au milieu des malades, des opérés de la veille, des malades devant être opérés le lendemain ».

Philippe dût de savoir manier la lancette comme Figaro (12). Mais on pourrait ne pas le citer sans nuire à la gloire de Desault; tandis que le petit étudiant qui fit son entrée dans le service à l'automne de 1793, envoyé par Marc-Antoine Petit, ne saurait être oublié quand on parle de l'enseignement de Desault (*).

L'œuvre de Bichat est inséparable de celle du chirurgien de l'Hôtel-Dieu et le maître a bénéficié à juste titre de la gloire de l'élève.

La sollicitude de Desault ne s'adressait pas seulement à ceux qui venaient écouter ses leçons; les malades aussi en avaient une bonne part. Lorsque Desault arriva à l'Hôtel-Dieu les règlements étaient appliqués suivant la fantaisie des administrateurs et du personnel. Le médecin n'était pas maître dans son service et les mœurs de l'Hôtel-Dieu étaient devenues une puissance devant laquelle le corps médical devait s'incliner. Des réformes étaient indispensables (**). Le 16 jan-

(*) L'anecdote est connue. Un jour où Desault avait disserté longtemps sur la fracture de la clavicule et avait démontré l'utilité de son bandage en l'appliquant en même temps sur son malade, l'élève qui devait recueillir ces détails était absent; Bichat s'offrit pour le remplacer. L'exactitude de son résumé frappa le chirurgien en second. C'était alors Maunoury qui en fit part à Desault. A dater de ce jour, Bichat devint l'élève favori; il eut même bientôt son logement et s'établit (12 bis), 18, rue du Cloître-Notre-Dame où Desault était venu habiter, quittant celui un peu trop exigü de la rue de la Harpe.

(**) Plusieurs hommes éminents se préoccupent, à peu près à la même époque, de l'hygiène hospitalière. Dès 1782, Maret condamnait les dômes centraux et proposait de placer les malades atteints de fièvres éruptives dans des petites salles spéciales. En 1787, Chirol conseillait d'établir des couloirs communiquant avec les salles où on mourait, pendant la journée, passer les lits des malades, afin d'aérer

vier 1788, le bureau demanda aux médecins de vouloir bien donner leur avis sur les réformes qu'on devait apporter à l'Hôtel-Dieu. Les registres ne comportent d'autre réponse que celle de Desault qui, entendant être le maître absolu de tout ce qui passait dans son service, écrivit aux administrateurs une lettre qu'il faut citer en entier parce qu'elle résume tous les abus de la maison à la veille de la Révolution (13).

Messieurs,

Lorsque vous réunîtes la salle Saint-Nicolas et la salle Saint-Paul en une seule salle, uniquement destinée pour le traitement des hommes blessés, je jouissai d'avance du plaisir de voir ces malades pour la guérison desquels le repos et la situation constante sont si nécessaires, n'étant plus entassés les uns sur les autres, dans des lits très rapprochés, mais se trouvaient à leur aise, la plupart couchés seuls, un très petit nombre à deux dans le même lit. Mon plaisir ne fut pas de longue durée. Le nombre des malades semble augmenter en raison du surcroît des lits, et, malgré que je redoublasse de soins pour hâter leur guérison et leur sortie, j'eus toujours le désagrément de les voir, comme auparavant réunis trois, et même quatre dans le même lit, et leur nombre se monte à 3.300, 3.400.

Si ce nombre est augmenté dans la même proportion dans la salle Saint-Jean, où sont couchées aujourd'hui les femmes blessées, on eut peut-être été forcé à renouveler l'objection déjà plusieurs fois répétée qu'à mesure que les malades seraient mieux dans l'hôpital, ils y viendraient en foule, et quel que fut l'agrandissement qu'on put donner à l'Hôtel-Dieu, il serait toujours trop petit. Mais cette objection tombe

plus complètement les salles où ils passent la nuit. En 1780, Cabanis conseillait de supprimer les grands hôpitaux et de les remplacer par des établissements moins vastes et plus nombreux. En 1790, Chaussier proposait de construire les bâtiments isolés au centre de plantations agréables et salubres, de répartir les malades par catégories.

d'elle-même par la comparaison du nombre des malades qu'il y a dans ces deux salles, puisque dans la salle Saint-Jean, qui remplace l'ancienne salle Saint-Nicolas, ce nombre est aujourd'hui diminué, que de 100 à 110 qu'elles étaient autrefois (c'est le terme moyen), elles n'ont encore été que de 80 à 90. Il faut donc chercher ailleurs les raisons de cette différence ; il ne sera pas, je crois, difficile d'en dévoiler la vraie cause et de démontrer que ce n'est qu'au défaut d'ordre, tant dans la réception que dans la sortie des malades et au défaut de régime qu'on doit l'attribuer. En effet, comme l'on reçoit indistinctement, sans inscription et sans visite, tous les malades qui se présentent pendant la nuit, il arrive qu'un grand nombre de gens ivres qui, en tombant par terre, se sont faits quelque égratignure, sont couchés dans la salle Saint-Paul. L'inconvénient ne serait peut-être pas grand si on pouvait les renvoyer le lendemain ou aussitôt après leur guérison, mais il faudra attendre le jour de la sortie et il n'a lieu que trois fois la semaine, souvent que deux fois et même moins, lorsqu'il y a une ou plusieurs fêtes, ou que les religieuses proposées aux chemises et aux habits ont quelque autre affaire, qu'il y a quelque cérémonie, dans leur communauté, telle que lundi dernier, ou parce qu'une novice prenait le voile, on n'a pu faire le renvoi des malades, mais il ne pourra pas encore partir le premier jour de sortie, parce que sa chemise, qui aura été mise à la lessive, n'est pas blanche et ne peut lui être rendue, il restera donc au moins huit jours dans l'hôpital et plus longtemps s'il le désire, et a quelque recommandation auprès de la religieuse ; il y a, en outre, dans cette salle, une infinité de paresseux et de désœuvrés qui ne sont plus malades et qui s'en vont de leur lit le matin et le soir à l'heure des pansements, afin de n'être point aperçus par les chirurgiens qui les feraient renvoyer, et qui y reviennent lors de la distribution des aliments, conservant une bande autour d'un bras ou d'une jambe et disant à la religieuse qu'ils ne sont pas guéris. Il y en a encore beaucoup qu'elle scait guéris et n'avoir plus besoin de pansement, mais qu'elles gardent, comme elles le disent, par principe de charité, parce qu'ils sont pauvres, qu'ils n'ont point un lit, qu'ils s'y trouvaient bien autrefois et qu'il y aurait suivant elles, de l'inhumanité de renvoyer ces malheureux puisqu'elles peuvent les auberger. Enfin

ajoutons à toutes ces causes le défaut de régime et de police dans l'intérieur des salles. Il n'y a point de maladies où la trop grande quantité d'aliments ait autant d'influence que dans les maladies chirurgicales, elle retarde la guérison des ulcères les plus simples, et même souvent les fait dégénérer en ulcères de mauvaise nature, et il est prouvé qu'en général les religieuses donnent trop à manger. *Je ne reprocherai point ici toutes les fautes en ce genre qu'elles peuvent commettre, elles ne sont que trop connues de l'administration.* Le défaut de police dans l'intérieur des salles fait qu'ils se gorgent encore d'aliments qu'on leur apporte de la ville, tels que pain, viande, vin, etc..., qu'ils boivent et même souvent s'enivrent avec leurs parents ou amis, qui viennent les voir; ils se lèvent, se promènent sans que personne puissent les empêcher et l'on sait combien le marcher est contraire aux plaies des jambes et retarde leur guérison. Je crois cet exposé suffisant pour mettre hors de doute et rendre évidente la source de ce nombre excessif de malades dans la salle Saint-Paul, et je suis intimement persuadé qu'il diminuera au moins d'un tiers, aussitôt qu'il plaira à l'administration d'y établir le régime, *et elle peut le faire*, quand elle le jugera à propos, quoique les lits destinés pour cette salle ne soient point encore placés, et elle ne doit point craindre de confusion, ni de quiproquo, puisqu'en outre le nom de chaque malade, qui doit être écrit en entrant, tant sur le registre du chirurgien du département que sur celui du topique, on pourrait encore ajouter à la tête de chaque nom, le nombre de un ou deux, lorsqu'ils seraient couchés plusieurs, ou telle autre marque qui les désignerait d'une manière infaillible.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs, etc...

Signé : DE SAULT.

A la suite de cette lettre, l'administration arrêta le 30 janvier 1788 que le règlement de 1787 serait exécuté dans les salles de chirurgie et que le premier chirurgien ferait écrire sur le cahier de visite les aliments qu'il croirait devoir prescrire aux malades atteints de maladies chirurgicales; que les

aits aliments leur seraient distribués en présence du chirurgien du département qui lirait les ordonnances pour chaque malade à la religieuse chargée de faire la distribution ; que le premier chirurgien désignerait tous les malades qu'il croirait guéris ou incurables, et dans le cas d'être renvoyés ; et que les articles du règlement relatifs à l'ordre, au service et à la police des salles, seraient exécutés selon leur forme et teneur dans celles confiées à Desault.

Mais les religieuses ne se tinrent pas pour battues ; dans leur inimitié pour Desault, elles ne craignirent pas d'insinuer qu'il se rendait coupable d'assassinat. Le 20 mars 1789, elles amenèrent aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu un mémoire où elles affirmaient que l'ordre de l'hôpital était troublé par « le sieur Desault, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu ».

« Les pansements, ajoutaient-elles, ne commencent que sur les sept heures et demie du matin, et le soir sur les cinq heures et demie, six heures.

D'où il résulte que les pansements se font à l'heure du service des aliments. Tout souffre de cette inversion des heures.

Ensuite le sieur Desault rend son amphithéâtre public... Le Journal de Paris du 19 de ce mois l'a annoncé.

Deux ou trois cens personnes étrangères y sont admises ; les leçons commencent à dix heures du matin et finissent à midy.

Elles recommencent le soir à six heures jusqu'à sept.

Les médecins faisant leur visite le matin sur les neuf heures, aucune de leur ordonnance n'est exécutée, car pendant la leçon on ne peut avoir aucun élève.

En sorte que les médicamens, pansemens et saignées, qui doivent être donnés illico, ne sont administrés que plus de trois heures après.

En attendant que les leçons du matin et du soir commencent, les quatre à cinq (*) cens personnes qui suivent ce cours se *disputent*, dans les salles des malades. Lès jeunes gens y font un tapage insupportable.

Mais ce qui scandalise les mœurs et afflige l'humanité, c'est que le sieur Desault se permet de faire apporter au milieu de son amphithéâtre les malades qu'il juge à propos d'opérer.

Une femme attaquée d'une hernie a, été apportée cette semaine, découverte malgré ses réclamations vis-à-vis de cinq cens spectateurs, opérée malgré elle...

En la reconduisant à la salle elle est expirée sur le pont.

Les religieuses demandent l'exécution du règlement de 1706.

En conséquence :

L'amphithéâtre réservé aux seuls élèves de la maison ;

Une seule leçon par jour, depuis deux heures jusqu'à trois heures du soir ;

Que les malades ne soient opérés que devant peu d'élèves ;

Que les femmes surtout ne soient pas transférées de la salle Saint-Jean, ni qu'elles traversent le pont pour passer par les salles d'hommes, et conduites à l'amphithéâtre.

Mais qu'il leur soit affecté une pièce près leur salle pour les opérations ;

Que le sieur Desault soit tenu, et invariablement, de suivre ses pansements le matin à six heures et le soir à trois heures.

Et de panser tous les jours les malades et de n'en omettre aucuns, arrivant fort souvent que les malades blessés ne sont pas même visités ».

Desault répondit par un mémoire, d'où l'esprit n'est pas exclu, et qu'il terminait par ces mots :

« L'opinion publique sera ma défense. Il serait à souhaiter que les dames religieuses s'acquittassent de leurs devoirs avec autant de zèle et d'exactitude que je m'acquitte des miens, et qu'au lieu de passer une partie de la journée renfermées dans leurs chambrettes avec des conseillers perfides, et de ne s'y occuper qu'à tramer quelques méchancetés

ou ourdir quelque nouveau mensonge, elles fussent dans leurs salles, suivant leur institution, rendant elles-mêmes l'hospitalité aux malades, et donnant l'exemple de la charité et des vertus chrétiennes ».

Après rapport de M^e Martin fait à l'assemblée générale tenue à l'archevêché le 2 avril 1789, le bureau donna raison en tous points à Desault. Et comme les religieuses voulaient engager une instance au Parlement, Necker intervint et Desault eut enfin gain de cause (21). Il avait ainsi opéré une véritable révolution à l'Hôtel-Dieu. Il aura bientôt des imitateurs qui continueront de lutter pour rendre les chefs de services maîtres absolus de tout ce qui se passe dans leurs salles.

VII. — Desault et la Révolution

La Révolution n'interrompt point le cours des travaux de Desault. En 1788, on l'avait nommé membre du Conseil de Santé chargé d'examiner les talents des officiers de santé militaires. En 1792, il fut désigné au comité de santé des armées par Servan.

L'année précédente (1791), il avait fondé le *Journal de Chirurgie*, que ses élèves rédigeaient sous ses yeux ; c'est là que Bichat publia ses premiers travaux.

Au lendemain du 10 août, Desault fut dénoncé par Chaumette, comme ayant refusé de donner ses soins aux blessés de cette journée. Traîné devant le Tribunal révolutionnaire, il eut beaucoup de peine à se défendre. Et le 28 mai 1793,

un mandat d'arrêt était lancé contre lui (¹³). A dix heures du matin, il fut arraché à ses élèves, en plein Hôtel-Dieu, au milieu d'une clinique et conduit à la prison du Luxembourg. Mais les réclamations furent si nombreuses que le comité du salut public dut le relâcher après trois jours de détention.

Cette aventure inspira quelques prudence à Desault. Lorsqu'à la fin de vendemiaire an II (septembre 1793), il fut commis pour vérifier le mémoire des honoraires réclamés par le chirurgien Deschamps pour l'embaumement de Marat, il rédigea un rapport où la note patriotique... et prudente domine :

Après, disait-il, s'être assuré chez plusieurs apothicaires du prix actuel des différentes substances qu'on emploie ordinairement pour les embaumements, et en évaluant les soins que cette opération exige, je me crois fondé à prononcer qu'une somme de quinze cents livres(^{**}) doit suffire pour tous les frais de l'embaumement du corps de Marat.

La somme de 6.000 livres ne serait pas excessive s'il s'agissait de satisfaire l'orgueil et la vanité d'un riche héritier ; mais un républicain

(*) Voici le libellé de ce mandat d'arrêt (14) :

Département de police

Commune de Paris

Le concierge de la maison d'arrêt de Luxembourg recevra les nommés Terrier, inspecteur et Desault, chirurgien-major de l'Hospice de l'Humanité.

Ordre du Comité de sûreté générale de la Convention et les gardera jusqu'à nouvel ordre.

Fait au département de police, Hôtel de la Mairie, le 11 Prairial, l'an II de la République.

Les Administrateurs de Police

(Signatures illisibles).

(**) Deschamps en réclamait 6000 et le Ministre de l'Intérieur en offrait 1500.

se trouve déjà dédommagé de ses peines, par l'honneur d'avoir contribué à conserver les restes d'un grand homme que la Patrie veut honorer (15).

Lorsque le 9 thermidor eut ramené quelque calme, Desault sollicita les moyens de rendre son école plus utile à l'instruction; mais le comité d'instruction publique ayant créé l'Ecole de Santé pour remplacer la Faculté de Médecine et le Collège de Chirurgie, l'y nomma professeur de clinique chirurgicale.

Ceux qui l'ont connu alors nous le dépeignent ainsi :

« Desault était d'une stature médiocre, d'une taille régulière dans ses proportions; de grands traits, des yeux petits, un front découvert, un visage plein, lui composaient un ensemble de physionomie, où quelque chose nous gênait sans cependant nous repousser » (2).

Marc-Antoine Petit ajoute : « Qu'il portait la tête haute et penchée en arrière, son visage était rond et coloré » (6).

Il avait avec ses élèves une certaine rudesse — bien conforme avec le caractère franc-comtois — on l'appelait le bourru bienfaisant (16). Il se déplaisait dans les grandes réunions et quand on lui reprochait de ne point aller aux réunions des sociétés, il répondait : « Je suis comme les substances salines, je ne cristallise qu'au repos ».

Desault n'aimait point aller en consultation : « Son embarras et sa timidité, dit M. A. Petit (6), étaient alors extrêmes; il énonçait bien avec sang-froid sa façon de penser, mais, s'il était contredit, sa tête se démontait et comme la vérité n'a qu'une route, Desault n'avait qu'une opinion.

La nomination de Desault à l'Ecole de Santé ne put le consoler de la nouvelle organisation, qui heurtait toutes ses idées; idolâtrant la chirurgie, n'aimant pas la médecine, il ne pouvait voir sans chagrin leur réunion, et il en murmura hautement.

Depuis sa détention, il avait conservé un fonds de tristesse qui s'augmentait avec les calamités publiques. La journée du 1^{er} prairial affecta profondément son âme. Dès ce moment, il ne fit plus que languir et tomba dans un abattement dont ses élèves furent sérieusement alarmés.

Dans le courant de mai 1795, devant la situation de plus en plus déplorable où se trouvait le fils de Louis XVI, les comités se décidèrent à lui envoyer Desault.

« Depuis quelque temps, dit le député Sevestre, dans le rapport qu'il fit à la Convention après la mort du jeune prince, le fils de Capet était incommodé par une enflure au genou droit et au poignet gauche. Le 1 floréal les douleurs augmentèrent; le malade perdit l'appétit et la fièvre survint. Le fameux Desault, officier de santé, fut nommé pour le voir et le traiter. Ses talents et sa probité nous répondaient que rien ne manquerait aux soins qui sont dus à l'humanité ».

Desault après avoir examiné attentivement l'enfant malade, ne dissimula pas aux commissaires qu'ils avaient trop tardé à l'envoyer auprès de lui; que l'état de dépérissement rendait la guérison presque impossible; il proposa de prendre sur le champ le parti de faire transporter le malade à la campagne; « que là, un traitement, des secours appropriés, pourraient parvenir à rétablir, du moins pour quel-

ques années, la débile existence de l'auguste enfant ».

Les comités ne prirent aucun parti sur ces propositions. Cependant Desault s'employait pour améliorer la situation du royal prisonnier qui fut sensible aux soins de son chirurgien. Il le lui témoigna en s'abandonnant à lui en toute confiance, et en rompant avec lui le silence absolu qu'il gardait avec ses géôliers et les commissaires de la municipalité. Lorsque ces commissaires annonçaient que la visite allait cesser, Louis XVII, ne voulant pas s'amener à eux pour la prolonger, retenait Desault par le pan de son habit. C'était les larmes aux yeux que le sensible chirurgien, sortant du Temple, racontait chez lui à Nicolle et à des amis intimes les scènes de la prison du Temple.

Desault lui fit sa dernière visite le 30 mai. Le soir même, il était pris d'une fièvre intense. Une saignée au pied fut pratiquée, d'après l'avis de Chopart, dans la crainte d'une inflammation au cerveau. Corvisart vint le lendemain et trouva son ami dans le délire ; malgré tous les traitements : cordiaux, stimulants, vésicatoires largement étendus, la maladie fit de rapides progrès. Et Desault mourut le 13 prairial (1^{er} juin) 1795, à 10 heures du soir, dans ce même appartement du 18 de la rue du Cloître-Notre-Dame où Bichat devait mourir sept ans plus tard (*).

(*) Voici l'acte de décès de Desault :

« Extrait du Registre des actes de décès du quatorze prairial de l'an III de la République :

Acte de décès de Pierre-Joseph Desault du jour d'hier, dix heu-

Son corps fut ouvert par Corvisart, Lepreux et Laurens.

L'examen des trois cavités, abdominale, pectorale et cé-
rébrale, présenta, dit Bichat (2) les objets suivants :

1° Dans le bas-ventre

Nulle altération sensible ; nul changement de couleur, soit dans la face externe, soit dans la face interne des parois de cette cavité ; large echimose dans la gaine du muscle droit, du côté gauche, situé sur les deux faces et dans l'épaisseur de ce muscle, occupant l'espace compris entre l'ombilic et sa partie supérieure, et s'étendant au-dessous de l'appendice xiphoïde, à la faveur du tissu cellulaire, dans la gaine du muscle opposé, où elle descendait moins bas et était moins considérable (un peu de rénitence et une légère douleur dans la région gauche de l'épigastre, furent pendant la maladie, les seuls indices de cet accident) ; intégrité parfaite de tous les viscères abdominaux (Desault avait été sujet, pendant sa vie, à de fréquentes coliques, qu'il n'avait point éprouvées durant sa maladie), et en particulier des reins et de la vessie, qui offrait ces colonnes charnues, qu'il n'est pas rare d'y rencontrer (il avait rendu assez souvent des graviers).

2° Dans la poitrine

Nul épanchement notable, pâleur et placidité plus grandes qu'à l'ordinaire dans la substance charnue du cœur, état naturel dans les autres organes.

res du soir, chirurgien, âgé de 50 ans, natif de Lure, département de la Haute-Saône, domicilié à Paris, enclos de la Raison, n° 18, section de la Cité, marié à Marguerite Thouvenin ;

Sur la déclaration faite à la maison commune par Xavier Bichat, âgé de 22 ans, officier de santé, domicilié à l'hospice de l'Humanité, ami du défunt, et par Antoine Fontaine, âgé de 37 ans, domicilié à Paris, même enclos, n° 18, aussi ami ;

Vu le certificat du commissaire de police de la dite section de ce jour.

Signé au registre : X. Bichat et Fontaine. L'officier public : Jean-François Bois.

(D'après A. Bégis : *Curiosités révolutionnaires*. Louis XVII. Sa mort dans la tour du Temple, p. 18, in-8, 112 p., Paris, 1896).

3° Dans la tête

Altération particulière de la face, présentant l'empreinte et l'expression d'une vieillesse presque décrépite; intégrité de la dure-mère; défaut d'adhérence entre le cerveau et les deux autres membranes, qu'il a suffi de pincer dans une de leurs parties, pour les enlever en un seul lambeau de toute l'étendue des circonvolutions; nulle différence dans leur couleur, ni dans leur consistance, profondeur remarquable des circonvolutions du cerveau; couleur terne, mollesse extrême dans l'une et l'autre substance de cet organe, où ne se remarquait d'ailleurs aucune altération, sérosité épanchée, en petite quantité, vers la base du crâne et le canal vertébral; aucune trace d'inflammation dans l'aspect des parties; absence de toute espèce de phénomènes de dégénérescence putride.

Si on compare ces différents faits, ajoute Bichat, surtout ceux observés dans la tête, ainsi que la non-putridité du corps, à l'ensemble rapidement enchaîné des symptômes de la maladie, il sera facile de se convaincre que sa nature était essentiellement maligne et nerveuse, et qu'elle avait son siège dans l'état de colapsus particulier du cerveau. En effet, dès le premier jour de son invasion, pesanteur de tête, altération de la face, regard fixe, trouble dans les idées; le second, délire caractérisé, et dès lors, trémoussements habituels, mouvements irréguliers et convulsifs des différentes parties, mais toujours un symptôme inflammatoire; nulle apparence d'état humoral ».

Le *Moniteur* annonça la mort de Desault dans les termes suivants :

La France, l'Europe entière viennent de perdre le citoyen Desault, officier de santé en chef de l'hospice de l'Humanité, le premier dans la pratique comme dans l'enseignement de l'art qu'il a professé.

Son nom est depuis longtemps célèbre dans tous les pays du monde où la chirurgie est en honneur; son nom ne périra point.

Son pays lui doit d'immenses travaux et de nombreux élèves.

En ce moment, la République n'a pas une armée dont les plus habiles officiers de santé ne soient élèves de Desault.

Telle fut la supériorité de ce grand chirurgien, que la postérité qui commence, hélas ! trop tôt pour lui, le nommera sans doute un grand homme.

Desault fut un excellent citoyen : nos derniers tyrans l'avaient persécuté. Leurs derniers complices ont causé sa mort. La journée du premier prairial a déterminé la crise désespérée qui l'a précipité à quarante-neuf ans (*) dans le tombeau

Par décret du 1^{er} messidor an III (19 juin 1795), et sur le rapport de Chénier, appuyé par Fourcroy, Mathieu et Lonnet, la Convention accorda à la veuve de Desault (Marie Thouvenin) une pension annuelle de 2.000 livres (*Moniteur*, n° 274, an III (**)).

Plusieurs contemporains, frappés de la rapidité avec laquelle Desault fut emporté, répandirent le bruit qu'il avait été empoisonné, parce qu'il avait, dirent-ils, refusé de prêter son ministère aux desseins criminels qu'on supposait lui avoir été confiés au sujet du fils de Louis XVI. Cette opinion se fortifia, en son temps, par la mort aussi subite de Chopart (le 21 prairial an III), qui avait commencé avec Desault, le traitement du jeune malade et surtout par la mort de Louis XVII, survenue le 5 juin 1795.

D'autre part, des documents de l'époque allèguent que

(*) Desault mourut en réalité à 57 ans.

(**) En 1848, une souscription fut ouverte en Franche-Comté afin d'élever une statue à Desault. Le produit fut entièrement employé à faire une maquette en plâtre, de trois mètres de hauteur. Mais les fonds manquèrent pour la couler en bronze. Un buste de Desault s'élève aujourd'hui sur la place de Lure.

Desault fut mandé au Temple, peu après le 9 thermidor, sur l'ordre de Barras et « dans l'enfant rachitique et muet qu'on lui présentait, n'aurait pas reconnu le Dauphin, qu'il avait vu quelques années auparavant robuste et plein de santé ». « Ils ont enlevé l'enfant, se serait-il écrié avec un juron ».

Et le jour où Desault déposa son rapport, invité à dîner par des Conventionnels, il aurait été, en rentrant chez lui, pris de vomissements et n'aurait pas tardé à mourir.

Tous les mémoires de l'époque accréditèrent le bruit d'un empoisonnement prémédité. Pour Abeille, élève de Desault, pour Adouls son ancien prosecteur, pour la veuve de Desault, pour Mme Calmet, sa nièce, cet empoisonnement ne faisait pas de doute. En 1851, Jules Favre, se basant sur le récit d'un médecin de l'époque, défendait encore cette thèse.

Elle semble cependant bien insoutenable. Un témoin digne de foi comme Bichat, n'a jamais parlé de ce dîner offert par les Conventionnels. Et les constatations de l'autopsie ne permettent guère d'incriminer le poison. Si elles ne permettent pas de faire un diagnostic précis, elles laissent penser que Desault a dû succomber à quelque infection méningée ou intestinale suraiguë, favorisée par l'état de prostration où le chirurgien de l'Hôtel-Dieu était tombé depuis quelque temps (17) (*).

(*) Nous n'avons pu savoir où avait été enterré Desault. Il fut probablement inhumé au cimetière Sainte-Catherine qui, en 1793, avait remplacé celui de Clamart (V. : Ch. Lenormant et M. Genty : L'exhumation de Bichat racontée par Malgaigne, *Progrès Médical*, supplément illustré, 9 février 1929).

Nos recherches aux cimetières du Nord et de l'Est ont été vaines, pour la bonne raison que le cimetière du Père-Lachaise ne fut ouvert qu'en 1797 et le cimetière du Nord en 1804.



CHAPITRE II

L'Œuvre de Desault

Desault comme Dupuytren a très peu écrit : à part sa thèse et un mémoire pour l'Académie de Chirurgie dont on ignore le titre, tout ce qui a paru sous son nom fut publié par ses élèves. Son œuvre se résume ainsi :

1° *Œuvres chirurgicales*, publiées par Bichat (Paris, 1798-1803, 3 vol. in-8°).

2° *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, par Chopart et Desault (Paris, an IV, 2 vol. in-8) vraisemblablement publié aussi par Bichat.

3° *Journal de Chirurgie*, publié par ses élèves (1791-1792).

C'est en parcourant cette œuvre que nous allons essayer d'en souligner les points encore intéressants à notre époque.

I. — Desault anatomiste

Desault comprit dès le début, que la première école à fréquenter était celle de l'anatomie ; il l'étudia lui-même avec passion et l'apprendre à ses élèves fut toujours le principal but de son enseignement.

« L'anatomie, dit Daremberg (18) n'était pas pour lui une simple spéculation d'histoire naturelle, il la voulait toujours unie à la physiologie, appliquée, soit au diagnostic des maladies, soit au manuel opératoire ; il voulait qu'elle servit, par la comparaison de l'état normal avec les changements pathologiques, à éclairer le chirurgien sur la nature des affections qui se présentent à son observation, et sur le rapport qui existe entre ces changements et les indications thérapeutiques. C'est ainsi, qu'il devint le créateur de cette anatomie chirurgicale que Dupuytren a mise en si grand honneur, et que les chirurgiens du monde civilisé ont cultivée avec une émulation que l'anatomie microscopique a fortifiée loin de l'amoinrir ».

II. — Desault chirurgien

Desault, nous l'avons vu, n'aborda la chirurgie qu'après de longues études préliminaires et ne put s'y adonner que lorsqu'il fut nommé chirurgien de la Charité. Il put faire alors une large application de ses méthodes, les modifiant dans quelques détails, les perfectionnant et inventant de nouveaux procédés.

Le premier pas qu'il fit dans la voie des découvertes fut dirigé par l'anatomie et par la physiologie. Qu'il s'agisse de fractures ou de luxations, il est toujours supérieur à ses devanciers par l'anatomie.

C'est en réfléchissant sur la forme de la clavicule, sur l'ensemble des muscles auxquels cet os est soumis, et en calculant ensuite la force des puissances musculaires dans le déplacement de fragments de cet os fracturé qu'il est arrivé à inventer un bandage qui oppose à ces puissances un degré

égal de résistance, comme il a inventé un bandage à extension continue pour la luxation de la clavicule à ses extrémités sternale ou humérale.

Desault a ainsi étudié avec grand soin les différentes espèces de fractures, les signes qui les font reconnaître, la diversité des chevauchements, les complications, les modes de réduction ; et il fut le premier à noter que, dans certaines fractures, celles qui ont lieu à l'extrémité humérale ou sternale, les fragments s'écartent à peine de la position naturelle.

Il a été de même le premier à étudier la fracture de l'extrémité inférieure de l'humérus, avec séparation des condyles, espèce de fracture dont Petit, Duverney, Bell et les chirurgiens contemporains ne font pas mention avant Desault.

Tout le principe d'après lequel Desault a conçu ses appareils pour les fractures, principe déjà entrevu par Petit, repose, dit Daremberg (18), sur cette considération essentielle qu'ils doivent contribuer à maintenir pendant la durée du traitement l'extension et la conformation donnée au membre lors de la réduction.

La chirurgie doit aussi à Desault d'autres innovations que nous ne pouvons que mentionner, telles celles qu'il a ap-

(*) « Desault conçut, en 1768, que pour réduire méthodiquement la fracture de clavicule, il fallait non seulement porter, comme on le faisait ordinairement, l'épaule en arrière et en haut, mais surtout en dehors, et que la puissance destinée à l'entraîner dans ce dernier sens, devait agir horizontalement, suivant la direction de la clavicule ; de même que dans une fracture oblique de cuisse, on tire dans la direction de l'os, pour replacer les fragments » (Bichat).

portées au rétablissement des voies naturelles dans la fistule lacrymale, à l'opération et au pansement du bec de lièvre et de la bronchotomie à l'incision des fistules à l'anus, au traitement des polypes par la ligature, à la résection des amygdales ou de la luette.

Desault, et il faut le rappeler bien que cela n'ait guère qu'un intérêt historique — a aussi apporté des modifications à un grand nombre d'instruments destinés à pénétrer dans les cavités profondes, soit pour des ligatures, soit pour des excisions, au trépan, au gorgeret de Marchetti pour la fistule à l'anus, à l'appareil d'Hawkins pour l'opération de la taille, etc.... Il usait avec succès, comme dérivatif de l'émétique « en grand lavage » dans les plaies de tête, dans celles surtout qui sont compliquées d'un érysipèle ou qui s'accompagnent de commotion. Après avoir admis qu'on devait toujours trépaner dans les cas de fractures avec accidents, il en vint à délimiter les indications du trépan.

Quoique opérateur très habile et très hardi quand les circonstances l'exigeaient, Desault était essentiellement conservateur. L'amputation était selon lui une ressource extrême où les revers qu'on éprouve effacent souvent les succès qu'on obtient. Il donnait d'abord la préférence à la « médecine longuement expectante » ; si l'on était tenté de l'en blâmer, souvenons-nous qu'il vivait à une époque où l'anesthésie et l'asepsie étaient inconnues. Desault n'en a pas moins fait faire de très grands progrès aux procédés opératoires en usage

de son temps pour les amputations ; il a remplacé le couteau courbe par le couteau droit, et il a fait effiler ces instruments de façon qu'ils puissent servir en même temps à couper les muscles interosseux ; il a aussi fait prévaloir la ligature immédiate directe sur la ligature médiante ou en masse, et réfuté les objections que Petit formulait contre la ligature immédiate. Sans nier les avantages que le garrot et le tourniquet peuvent rendre pour prévenir ou suspendre l'hémorragie, Desault a montré que ce tourniquet ne s'adaptait pas aisément à toutes les régions où son emploi devient nécessaire, et en conséquence, il avait recours, soit à la simple pelote, soit, lorsque c'était nécessaire à la compression plus intelligente opérée par les doigts d'un aide qui se moulaient sur les ondulations des parties et suivent tous les mouvements du malade.

D'après Bichat, Desault aurait employé la méthode à lambeaux aussi bien que la méthode circulaire. La section des chairs était pratiquée en trois temps : incision de la peau à un pouce et demi au-dessous du point où l'os devait être scié, dissection de la peau d'avec les muscles, section des muscles après avoir relevé la peau.

Desault eut une grande part aux perfectionnements apportés à la chirurgie des anévrysmes. Broca (9), répondant à ceux qui prétendaient que l'honneur de la méthode de la ligature revenait aux Anglais, a soutenu qu'elle était inconnue d'eux en 1785, alors que Chopart, Pelletan, Desault l'avaient

pratiquée en 1781, appliquant le procédé d'Anel, chirurgien français qui pratiquait à Rome vers 1710.

En réalité, dit Le Fort (19) si on cherche quelle fût l'idée scientifique qui a présidé aux tentatives d'Anel, de Desault, de Hunter, la gloire de la découverte ne reste entière pour aucun d'eux. Le mérite n'en reste pas moins à Desault d'avoir vu, dans la méthode d'Anel, un moyen d'opérer avec moins de danger des anévrysmes qu'on avait opérés presque toujours sans succès par l'ouverture du sac; il n'eut que le tort de ne pas voir la portée de son innovation.

III. — L'Œuvre de Desault en urologie

Desault, dit le Professeur Lecène (1) a beaucoup fait pour le traitement des maladies des voies urinaires.

C'est le troisième volume des *Œuvres*, publié par Bichat et Roux, qui contient, entre autres sujets, les leçons de Desault : *Sur les maladies des voies urinaires*, leçons publiées d'abord en extraits par Chopart, puis dispersées dans le *Journal de Chirurgie*, enfin rassemblées en un volume qui constitue le cinquième de ce journal.

Il faudrait, dit Desnos (20) tout citer dans l'œuvre que Desault et Chopart ont accomplie, pour en donner une idée; mais parce qu'en urologie comme dans les autres domaines, Desault a laissé le champ libre à de nouveaux perfectionnements, nous nous bornerons à indiquer de quelle façon Desault a été un novateur.

En ce qui concerne la rétention d'urine, il a plutôt vu, dit Daremberg (18), les inconvénients et l'insuffisance des moyens de traitement employés avant lui ou par ses contemporains, qu'il n'en a proposé de particulièrement efficaces.

Sa classification des rétrécissements est plus artificielle que fondée sur l'anatomie pathologique. Il a toutefois remarqué que ce qu'il appelle les « brides » se forment particulièrement vers le bulbe de l'urètre, qu'elles sont quelquefois incomplètes et qu'elles siègent à des distances plus ou moins éloignées les unes des autres. Il est fort opposé d'une part à l'emploi des caustiques dans les cas ordinaires et surtout à la ponction de la vessie pour le rétrécissement en apparence infranchissable.

Mais Desault a eu le grand mérite de comprendre la valeur de la découverte par Bernard des sondes élastiques et de l'appliquer soit pour les affections de l'urètre et de la vessie, soit aussi pour l'alimentation des malades chez qui la déglutition naturelle était devenue impossible par suite de quelque accident ou affection.

Après de multiples essais qui suivirent de près l'introduction du caoutchouc en Europe, essais tentés par Hérissant, Troja, Théda, etc... pour remplacer les sondes métalliques dangereuses à manier, on avait fini par abandonner ces nouvelles sondes souples, parce qu'elles s'écaillaient trop rapidement. C'est alors que le citoyen Bernard, bijoutier que les chirurgiens chargeaient de fabriquer leurs instruments d'ar-

gent, réussit à incorporer du caoutchouc à un tissu de soie fort serré, à le faire durcir et à donner aux sondes un poli irréprochable.

Desault, qui avait employé et abandonné les sondes de Théda, comprit la supériorité de celles de Bernard et les utilisa. Voici d'ailleurs ce qu'il dit à leur sujet :

« L'invention des sondes de gomme élastique, par Bernard, est une des découvertes les plus heureuses dont on ait enrichi la chirurgie dans ce siècle. Les praticiens avaient senti la nécessité des sondes flexibles pour le traitement des maladies des voies urinaires, et toutes celles qui ont été faites avant cet habile mécanicien n'offrent que des imperfections. Les sondes de corne, proposées par Van Helmont, ont l'inconvénient d'être trop roides et de s'incruster promptement. Celles de cuir, recommandées par Fabrice d'Aquapendente, amollies par les urines et le mucus de l'urètre, s'affaissent sur elles-mêmes et ne conservent plus leur cavité. Les peaux qui recouvrent celles qui sont faites de fils ou de lames d'argent contournées en spirales, s'altèrent et se pourrissent promptement, et leur bec, ne tenant plus alors au corps de la sonde que par le fil d'argent qui s'y termine, arrêté au col de la vessie ou dans quelque autre endroit du canal, peut se détacher et rester dans ces cavités. On ne peut reprocher aucun de ces défauts aux sondes de Bernard; elles sont formées d'une espèce de tresse de fil de soie ou de poil de chèvre, recouverte de gomme élastique. Elles ont la flexibilité nécessaire pour se mouler aux différentes courbures de l'urètre, ne s'amolissent point par les urines, et conservent toujours la liberté de leur canal; leur surface lisse et polie les préserve aussi longtemps que les algalies des incrustations terreuses. Comme ces sondes sont spécialement employées dans le traitement des maladies de l'urètre, où leur introduction devient souvent difficile, on les garnit d'un stylet ou mandrin de fer, courbé comme les algalies. Ces stylets sont préférables à ceux de cuivre, parce qu'ils plient moins et conservent leur courbure plus exactement ».

Desault, on le voit, accorde une grande confiance à ces sondes ; il pense que laissées longtemps en place, elles triomphent sûrement par la compression qu'elles exercent et par la phlogose résolutive qu'elles excitent ; et c'est sans doute pour cela qu'il refuse toute valeur aux autres traitements des rétrécissements proposés par Hunter et autres. Si l'opinion est peut-être exagérée, il n'en reste pas moins à Desault le mérite d'avoir attiré l'attention du chirurgien sur les services immenses que pouvaient rendre les sondes de Bernard.

IV. — Desault et la pathologie laryngée

Desault, comme l'a dit le D^r Chauveau (22), a fait connaître plusieurs cas d'une affection fort rare jusqu'alors : les polypes du larynx, dont le premier cas avait été publié par Lieutaud.

Desault a eu aussi le mérite de se faire, après Habicot et Louis, un des plus ardents défenseurs en France de la trachéotomie, qui suscita longtemps des peurs irréfléchies. Il distinguait deux indications à cette opération : 1^o le rétablissement du passage de l'air (submersion, rétrécissement, traumatisme), et insistait sur la nécessité de faire l'opération précoce pour avoir des chances de succès ; 2^o pour l'extraction des corps étrangers des voies aériennes ; et à l'appui de cette nécessité de ne pas hésiter à intervenir quand la présence d'un corps étranger est dûment constatée, il citait chaque année l'observation suivante, qui a été reproduite déjà pour montrer

le rôle possible du traumatisme dans l'étiologie de la tuberculose laryngée :

« Un Provençal déjeunait avec des cerises. Pendant le repas, une dispute s'élève entre lui et un de ses amis. Il s'échauffe, parle haut, en continuant de manger. Tout-à-coup, il sent un noyau s'engager dans la gaotte ; il éprouve une toux convulsive, une difficulté de respirer, une douleur vive au gosier ; il ne peut parler ; les jugulaires se gonflent, etc.

Quelques heures après, les accidents se calment, puis ils reviennent à différentes reprises, mais avec moins d'intensité. A la longue, le malade s'habitue au contact du corps étranger, qui n'est habituellement indiqué que par un sentiment de gêne, correspondant au côté gauche du larynx et exactement au niveau du ventricule de ce côté. Dans certains mouvements, sorti de l'endroit où il est logé, le corps vient se porter à la glotte, où la toux, la difficulté de respirer, la gêne, la douleur annoncent sa présence. Mais bientôt les accidents se dissipent, restent plus ou moins longtemps sans reparaitre, reviennent et cessent de nouveau.

Le malade vient en cet état à Paris consulter les plus habiles chirurgiens. Desault est appelé. Il conseille l'opération. Les autres consultants la rejettent, sur les raisons du danger de l'hémorragie, de la difficulté de couper le cartilage thyroïde ; de la possibilité d'une fistule aérienne après l'opération : craintes illusoires, et qui, en supposant qu'elles eussent quelques fondements, devaient céder à la crainte plus réelle des accidents, inévitable suite du séjour longtemps continué du corps étranger dans la trachée-artère. En effet, ce malade est mort deux ans après d'une phtisie laryngée, et l'ouverture de son cadavre a démontré, dans le noyau de cerise, la cause qui l'avait déterminée. » (*Œuvres chirurgicales*, t. II, pp. 258-259).

Desault s'était demandé aussi s'il n'est pas possible, quand la sténose des voies aériennes est passagère, par exemple inflammatoire, de passer simplement à travers le larynx un tube élastique, qui permettrait à l'air de gagner la trachée.

Mais cette opération, il ne l'a jamais faite sur le vivant ; elle est restée à l'état de projet.

Desault, nous l'avons vu, essaya d'obtenir une meilleure organisation des services hospitaliers ; le premier, il constitua une école clinique pour les étudiants, à l'Hôtel-Dieu, en même temps que son élève et ami Corvisart avait l'idée d'une même institution pour la médecine à la Charité ; si ses procédés opératoires ont été remplacés par d'autres, si ses instruments et ses appareils ne lui ont pas survécu, Desault n'en reste pas moins, par son œuvre, par les élèves qu'il a formés : Bichat, M. A. Petit, Corvisart, Boyer, Roux, etc... un des précurseurs, un des artisans de la grande transformation chirurgicale qui s'est opéré au XIX^e siècle.

Conclusions

Desault est une des grandes figures de la chirurgie française.

Il fut le premier à enseigner l'anatomie chirurgicale et à en faire comprendre l'importance.

La chirurgie lui est redevable d'heureuses innovations dont beaucoup sans doute n'ont pas survécu, mais qui, à l'époque marquaient cependant un progrès considérable.

Desault est aussi, avec Chopart, un des créateurs de la chirurgie urinaire.

Il a été de plus le créateur de l'enseignement clinique de la chirurgie et on ne saurait oublier qu'il a été le Maître qui favorisa les débuts de Bichat.

Vu : le Doyen,

ROGER.

Vu : le Président,

LECÈNE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

Notes Bibliographiques

- (1) LECÈNE (Paul). — L'évolution de la chirurgie, pages 200-201, in-12, 354 p, Paris, 1923.
- (2) BICHAT. — Eloge de P. J. Desault, in Œuvres chirurgicales ou exposé de la doctrine et de la pratique de Desault, 3 vol. in-8, Paris, 1798-1803.
- (3) JOBERT (G.). — Desault. *Franche-Comté et Monts-Jura*, septembre 1924, pages 158-160.
- (4) LABRUNE. — Etude sur la vie et les travaux de Desault, in-8, Besançon, 1867.
- (5) SAUZAY. — Un chirurgien au siècle dernier : P. J. Desault, in-4, 46 p. *Thèse de Paris*, n° 12, 1889.
- (6) PETIT (Marc-Antoine). — Eloge de P. J. Desault, in Essai sur la médecine du cœur, pp. 138-176, in-8, 2^e édition, Paris, 1828.
- (7) ROUXEAU (Alfred). — Un étudiant en médecine quimpérois (Guillaume-François Laennec) au derniers jours de l'Ancien Régime (Quimper-Paris-Montpellier-Londres), 1768-1774. Suivi de Lettres d'un témoin au procès du Comité révolutionnaire de Nantes, avec une introduction et des notes, in-8, 218 p., Nantes, 1926.

- (8) CORLIEU (A.). — L'ancienne Faculté de Médecine de Paris, 1877.
- (9) BROCA (P.). — Des anévrysmes et de leur traitement, p. 449, in-8, Paris, 1856. *Le Moniteur des Hôpitaux*, 1856, n° 33.
- (10) Des analyses des consultations de Desault, se rapportant aux années 1786-1787, dues probablement à l'un de ses élèves, l'anatomiste Gavard (1753-1802) ont été publiées par Coyecque. *Bull. Soc. H. de Paris*, 1910.

Il existe aux Archives nationales deux curieux prospectus annonces des cours de Desault :

- 1° Collection Rondonneau, ADVIII, 14. Bibliogr. E. Sciences et arts, 38 pièces. Annonces et prospectus des cours d'anatomie et de chirurgie pratique qui se font à l'Hôtel-Dieu de Paris.
- 2° Collection Rondonneau, ADVIII, 30. Ecoles de Médecine. S. d. Prospectus de l'Ecole de Chirurgie établie au grand Hospice d'Humanité, ci-devant Hôtel-Dieu de Paris, par Desault, chirurgien en chef.
- (10 bis) FOSSEYEUX (M.). — L'Hôtel-Dieu de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècle, in-8, 428 p., Paris, 1912.

- (11) POUMIES DE LA SIBOUTIE. — Souvenirs d'un médecin de Paris, p. 255, in-8, 386 p., Paris, 1910.
- (12) C'est Victor Hugo qui raconte le fait (Choses vues, t. I, page 213, éd. de l'Imprimerie Nationale, Paris, 1913). « Mme de Genlis, disait Louis-Philippe, m'a fait apprendre une foule de choses manuelles ; je sais, grâce à elle, un peu faire tous les métiers, y compris le métier de frater. Je saigne mon homme comme Figaro ».
- (12 bis) CONCHE. — Sept lettres inédites de Bichat. *Lyon Médical*, 21 septembre 1902.
- (13) ROUSSELET (A.). — Notes sur l'ancien Hôtel-Dieu de Paris relatives à la lutte des administrateurs laïques contre le pouvoir spirituel, pp. 186-188, in-8, Paris, 1888.
- (14) Un mandat d'arrestation sous la Terreur. *Chronique Médicale*, 1900, pp. 218-220.
- (15) CABANÈS. — Marat inconnu, p. 538, in-8, Paris, (s. d.).
- (16) BAYLE et THILLAYE. — Biographie médicale, t. II. p. 691, 2 vol. in-8, Paris, 1855.
- (17) Sur cette question des rapports de Desault avec le jeune Louis XVII, et sur la légende de l'empoisonnement de Desault, voir : Cabanès : Les Morts mystérieuses de l'Histoire, 2^e série, pages 212-223, in-8, Paris (s. d.).

- (18) DAREMBERG. — Histoire des Sciences médicales, t. II, page 1.287; 2 vol. in-8, Paris, 1870.
- (19) LE FORT. — Art. Anévrysme. Dictionnaire Dechambre, 1876.
- (20) DESNOS. — Histoire de l'Urologie, in Encyclopédie française d'Urologie, 5 vol. in-8, Paris, 1914.
- (21) MAC-AULIFFE (L.). — La Révolution et les Hôpitaux (Années 1789, 1790, 1791), in-8, 242 p. *Thèse de Paris*, 1901.
- (22) CHAUVEAU. — Desault : son rôle en pathologie laryngée. *Archives intern. de laryngologie*, 1910, pp. 520-523, Paris.
- (23) Le portrait que nous reproduisons figure en tête du premier volume des *Œuvres chirurgicales*. Cette gravure a été faite, en 1791, par J. C. Cathelin, sur un dessin de C. N. Cochin. Elle parut d'abord dans le *Journal de Chirurgie*, puis fut utilisée pour les *Œuvres* et abîmée à la fin du tirage.

On conservait encore il y a quarante ans, dans la famille des descendants de Desault, le pastel qui servit à établir cette gravure.

Demanne a fait une lithographie d'après cette gravure.

Alix a gravé de Desault un portrait en couleurs qui fait partie d'une collection des hommes illustres du XVIII^e siècle.

La Société de Chirurgie possède, outre la gravure de Cathelin, une gravure de Geille, d'après J. Boilly, représentant

Desault, en buste, de trois quarts à droite. Sur la même planche se trouve le portrait de Bichat en buste, de trois quarts à droite.

Le 1^{er} messidor an XVI « M. Petitot, statuaire, avait offert le buste de M. Desault en plâtre bronzé à l'huile ». Le 29 messidor, la réunion des professeurs décida que « le buste de Desault donné à l'Ecole par M. Petitot, ayant été placé dans la salle des assemblées, il en serait tenu compte dans le plumitif ». On ne sait ce qu'est devenue cette pièce (Le-grand et Landouzy, Les Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris).

Il existe, dans la salle des Pas Perdus de la Faculté de Paris, un buste en marbre, par Ogé, H. 57 cm. Avec le socle, 68 cm. L., 60 cm. De face, la tête levée, le regard direct. Il est vêtu d'un costume à haut col, d'où sort une cravate à jabot plissé. Sur le devant du socle, à faces cintrées, le nom et les dates : Desault, 1744-1795.

Ce buste, commandé par la direction des Beaux-Arts en 1885, est le même que celui qui figure à Lure.

Saumur. — Imprimerie M. CHEVALIER
